

Récits de la vie dans les relations Belgo-Belges

Présentation d'entretiens

Anne Verougstraete-Hendrickx
Louvain-la-Neuve,
26 mai 2009

Susann Heenen-Wolff et moi-même, ayant grandi dans la diversité des langues et au croisement des cultures, avons choisi d'offrir un champ transférentiel où peut prendre place la « *relation* » au sens de la narration...comme on pourrait aussi parler d'une politique de la relation.¹ Porteuses de la question 'belgo-belge' nous avons donné chacune la parole à cinq personnes interviewées. Elles nous ont parlé de leur histoire, de leur vécu particulier, de leur originalité socioculturelle en des propos que nous pourrions qualifier à la suite de Lévinas : '*Propos sans éloquence ? - non, non. Propos sans prétention, oui...Propos sans discours, voilà ! Propos sans discours ne sont pas des propos sans responsabilité ! Parfois la moitié d'un mot est plus important qu'une phrase entière, souvent les moitiés des mots se rejoignent. C'est la phrase inachevée qui conserve la force.*'² Quelle force entendons-nous dans les propos recueillis ? Force du devenir, indescriptible mais pas inénarrable, en lien avec la mobilité des frontières et les transmissions d'une génération à l'autre. Force inquiétante, de l'imprévisible qui arrive dans l'événement. Force altérante, inaccomplie, d'une transformation toujours en cours.

Par la lecture d'extraits des interviews nous voudrions donner à entendre quelques facettes subjectives de la pensée métisse 'belgo-belge'. Tout être humain en tant qu'il parle, rencontre son aliénation première dans le langage et n'a, dans ce sens, pas d'autre choix que d'être 'métis'. L'acte de parole lui permet de construire son monde dans la présence aux autres et à leur monde, différent. En leur nom les personnes témoignent de ce qui sur les bords des territoires et dans la rencontre avec l'autre langue est venu pour elles, se joindre et se différencier, se heurter et s'affronter. La palette variée des expériences partagées est plus complexe que ce que voudraient les présentations idéologiques fixes. Bien des nuances sont apportées par la parole singulière aux définitions binaires opposant ce qui est néerlandophone et ce qui est francophone. Les enchevêtrements dont il sera question, illustrent l'expression de Marcel Proust dans la *Fugitive* : '*chacun de nous n'est pas un*'.³

En effet, plusieurs récits relatent les phénomènes qui viennent brouiller les frontières, à les passer et donc à faire apparaître leur artifice historique, leur violence aussi, c'est-à-dire les rapports de force qui s'y concentrent et en vérité s'y capitalisent

¹ Derrida Jacques, *Le monolinguisme de l'autre*, Editions Galilée, 1996, p.39

² Levinas E. en conversation avec L.Ettinger Bracha, *Que dirait Eurydice ?*, BLEAtelier Paris, 1997, p.13.

³ Proust Marcel, *Albertine disparue*, Gallimard Folio classique, 1992, p. 111

à perte de vue.⁴ Entre la naissance, la langue, la culture, l'appartenance citoyenne, les rapports sont multiples. S'il s'avère indispensable de circonscrire des territoires, jeter des passerelles dans le tissu vif du quotidien semble vital. Les trames narratives laissent transparaître que l'hospitalité compassionnelle peut naître de la rencontre. Un certain dessaisissement de soi permet de se laisser-être affecté par l'autre dans l'espace psychique partagé 'par chance, accident ou volonté, choix ou destinée et engendre la co-responsabilité.⁵

Écoutons à présent la vie dans les relations belgo-belges....

Un soir, après une conférence, nous nous sommes entretenues, tantôt en français, tantôt en néerlandais, sur notre histoire. Tu me disais avoir évolué dans deux langues. Comment s'articule pour toi cette double appartenance ?

Au départ, cela s'est fait au gré des déménagements successifs, liés aux promotions professionnelles de mon père. C'est par les circonstances de la vie, pourrait-on dire, que j'ai appris le français. (...) Pendant mon adolescence j'ai plutôt mal vécu d'être repérée comme flamande, par mon prénom 'Ria' et, sans doute, par des signes extérieurs, comme mes boucles d'oreilles, mes longues nattes nouées en macarons...J'ai vécu une certaine honte à être flamande.(...) On se fichait de moi : ça c'est une « flaminte » ! (...) ce n'est pas pour rien si à l'adolescence j'ai falsifié ma carte d'identité, modifiant mon prénom « Maria Monica » en « Marie Dominique » parce que ça sonnait mieux. (...) Quand les sœurs de la Charité de Gand au Parnasse criaient « Rrrria » en roulant bien le « r », ça faisait un boucan dans le réfectoire quand on m'enguirlandait. Je disais à mes copines que je m'appelais Marie-Dominique, mais quand on criait Ria dans le réfectoire, c'était moi qui rougissais. (...) En tant qu'étudiante à Leuven, j'ai vécu comme violent le « Wallen buiten ! ». Un de mes cousins était très actif dans ce mouvement flamand. Un jour, je l'ai croisé dans la rue alors que je me promenais avec mon futur mari francophone et nous nous sommes mis à parler à trois. Tout-à-coup, mon fiancé s'est retrouvé jeté par terre, non pas par mon cousin, mais par une bande de néerlandophones nous ayant entendu parler le français. Je les ai engueulés, sortant tous les gros mots que je connaissais en flamand, leur disant : laissez-le tranquille ! Vous êtes des sales cons... Ils m'ont injuriée : « C'est encore une de ces salopes qui met dans son lit un wallon ! ».

Dernièrement, ma belle-fille me disait à propos du fait que ma petite-fille apprenait le néerlandais à l'école : « oh, c'est une moche langue ! Elle n'a pas besoin d'apprendre cela,

⁴ Derrida Jacques, *Le monolinguisme de l'autre*, Editions Galilée, 1996, p.24

⁵ *Faire siens des instants de liaison-de-bord matrixielle oriente le sujet vers la responsabilité. Avec le regard matrixiel, quand le Je se réaccorde en co-responsabilité avec les traces du non-Je dans l'espace psychique partagé (partagé par chance, accident ou volonté, choix ou destinée) le témoignage-avec surgit au niveau trans-subjectif'* (Bracha L.Ettinger, *De la compassion proto-éthique à la responsabilité*, en anglais in Revue Athena, éd. Versus Aureus, Lithuania, 2006 NR.2, traduction en français par Anne Verougstraete, 2008, p.9)

elle connaît l'anglais et le français ». Sur le moment je n'ai rien dit, j'étais soufflée, ça me faisait mal (...) Plus tard, j'ai dit à mon fils qu'on ne choisissait pas dans quelle langue on naissait et que toutes les langues, quelles qu'elles soient, même si elles ne sont parlées que par dix personnes, sont respectables. Il n'a pas bronché, mais après le repas, il a demandé à sa fille de me dire ce qu'elle avait appris en néerlandais. Je sentais bien que c'était un clin d'œil de mon fils, qui avait soutenu sa femme au moment de la première conversation en disant : « oui, c'est vrai, ce n'est pas très utile ».

Chaque langue est un 'monde en soi' mais, aux frontières, ça se brouille. Etre néerlandophone-francophone revient à n'appartenir à aucun des ensembles clairement définis et crée l'inconfort de se trouver menacé d'un côté comme de l'autre par le refus de l'altérité. Honte, mépris, brutalité et intolérance mettent en souffrance. La douleur rattachée à la situation de vulnérabilité peut conduire à un trouble de l'identité. Cependant, accepter de ne pas s'approprier une langue comme sa propre possession et d'être traversé par plusieurs langues, ouvre un écart favorable à la chute des stéréotypes et à l'élargissement des perspectives.

Récemment, tu me faisais part d'un paradoxe dans ta vie : tu as été élevé en français, alors que tes racines sont flamandes.

Oui, mes quatre grands-parents étaient flamands, issus de différentes régions de Flandre. Ils ont été pris dans la logique d'une trajectoire d'ascension sociale qui impliquait, à chaque fois, le changement de langue de manière radicale et profonde. Il y a eu deux sortes d'ambition sociale, qui sont toutes deux passées par l'adoption du français : l'une nécessaire pour sortir de la misère, l'autre brutale et forcenée pour « réussir ». (...)

Mon grand-père paternel Cyrille, était pauvre. En tant que gosse, avec ses trois frères, il partait tous les matins travailler à la briqueterie à une vingtaine de kilomètres. La vraie misère sociale qui est restée dans l'inconscient familial. Un jour, toutefois, Cyrille a été remarqué par un moine qui l'a placé chez un comte francophone. Il a pu entrer à son service comme valet de chambre et l'a accompagné dans ses déplacements à travers l'Europe. A son contact, il a appris le français. Le seul souvenir écrit que j'ai de lui - car il ne savait presque pas écrire - c'est une petite carte postale envoyée de Turin en 1906. Je l'ai mise sous cadre sur mon bureau, parce qu'elle me touche profondément. Cyrille était à ce moment-là jeune marié et la carte est adressée à son épouse au « 30, rue de l'Education à Bruxelles » !. L'adresse est calligraphiée, visiblement par quelqu'un d'autre que lui. Il a juste écrit, au crayon, de manière un peu gauche, ces mots tout simples : 'Cyrille tout bien'. Traduction littérale du flamand : « Cyrille alles goed ! ». (...) Pour sortir de la misère mes grand-parents paternels sont venus à Bruxelles, ce qui impliquait aussi de devenir francophones. Je crois qu'ils n'ont jamais eu le sentiment de trahir leurs origines, mais simplement de s'adapter comme des immigrants dans « Le Nouveau Monde ». (...)

Toute autre était la situation de mon grand-père maternel, un *self-made man* autoritaire et ambitieux qui a créé à Bruxelles une association de plusieurs boucheries et un comptoir de vente de blocs de glace. Ensuite, il a fondé à Boom une entreprise de verre soufflé ; c'était une énorme usine. J'ai encore des souvenirs du temps où comme gosse j'allais voir les ouvriers qui travaillaient quasi dans les flammes. C'était presque une vision de l'enfer ! Méphisto ! J'associe un peu mon grand-père à Méphisto. C'était un homme extrêmement dur, tout comme sa femme d'ailleurs. Ils voulaient « arriver ».

On pourrait dire que mes grands-parents et mes parents ont trahi leur *habitus* pour faire de nous des « apatrides bruxellois ». Je ne me suis jamais identifié à un Bruxellois de souche ni sûrement à un Wallon, ni non plus à un Francophone des Flandres. J'étais un Flamand de base. Mais, aujourd'hui, j'ai l'impression que les Néerlandophones sentent bien que je suis un Francophone et que je suis mal à l'aise en parlant le néerlandais. Pour employer un grand mot, je dirais que je vis une espèce d'exil intérieur...

En fonction de mon histoire, je comprends que la Flandre se montre extrêmement ferme par rapport à la « tache d'huile francophone » et voudrait refuser toute extension de Bruxelles, voire le maintien des « facilités ». Simultanément, des histoires comme la mienne peuvent aider les néerlandophones à ne pas voir les bruxellois comme des gens arrogants mais souvent comme des « immigrés » mal dans leur peau. Je suis persuadé que si la Flandre met la pression sur Bruxelles, dans vingt ans Bruxelles sera néerlandophone....Mais ce serait un appauvrissement par rapport au multiculturalisme et au cosmopolitisme. Je rêverais que Bruxelles puisse devenir une région à part entière, trilingue ou quadrilingue. Ce qui me désole, c'est que les Francophones font encore si peu l'effort pour apprendre le néerlandais et parler en néerlandais avec les Néerlandophones - mais cela change tout doucement.

En deux générations le passage d'une langue à une autre s'est effectué. La possibilité d'une assimilation en sens inverse dans les mêmes délais est envisagée. Mais le prix à payer se fait sentir. Faute d'écart, de nostalgie ou d'exil assumé, l'asservissement historique rend difficile l'être-chez-soi dans la langue. Hors de la langue d'origine est vécu le sentiment d'être « apatride » et, malgré le refoulement, les traces de la misère demeurent vivantes dans l'inconscient familial. Impossible de faire taire le rythme de la langue maternelle. Elle imprègne à l'insu du sujet la langue d'adoption. Pour échapper à une assignation en porte-à-faux avec l'éprouvé intime, des espaces de jeu sont recherchés : ni exclusivement francophone, ni tout à fait néerlandophone, ni seulement bruxellois. La compréhension de ce qu'une autre vie a de précaire, ou mieux, de la précarité de la vie elle-même, semblerait pouvoir nourrir l'hospitalité d'une communauté à l'autre.

Quand tu m'as offert le livre Paroles de femmes, je t'ai dit que j'aimerais faire un recueil de Paroles de Belges. Toi qui es wallonne, qu'as-tu à dire de la question belgo-belge ?

J'ai réalisé, il n'y a pas si longtemps, que j'avais grandi non loin de la frontière linguistique. A moins de 10 kilomètres de chez moi, il y a des villages flamands. Quand j'étais petite, des ouvriers flamands saisonniers venaient travailler à la ferme. Ils étaient considérés un peu comme des sortes d'immigrés économiques. Ils vivaient dans des conditions très modestes et étaient très peu cultivés (...) J'éprouvais du respect pour ces gens mais aussi le sentiment d'une infériorité socio-culturelle. Ils n'avaient pas de valise. Ils venaient avec des baluchons. Certains vivaient dans trois pièces, trois générations confondues. Quand nous allions chez eux, je découvrais une façon de vivre beaucoup plus pauvre que chez nous. C'était dans les années soixante. Ils étaient assez frustrés, avec une certaine vulgarité. Quand je pense aux ouvriers qui venaient pour le lin, ils s'installaient avec une espèce de sac de couchage dans les granges. Ils avaient peu d'exigences par rapport aux endroits où se laver. Ils se lavaient dans les étables, où il y avait un point d'eau. Ils se contentaient donc de peu ! Je trouvais qu'on les faisait vivre dans des conditions peu humaines. Cela me dérangeait. On leur préparait à manger. J'étais contente qu'ils s'installent à la table de la cuisine et puissent avoir un bon repas. Là, on humanisait un peu leur vie qui, par ailleurs, me semblait assez déshumanisée. (...)

Maintenant encore ce sentiment d'une supériorité culturelle des Francophones par rapport aux Néerlandophones est dans le discours de mon père. Je pense qu'il a mal supporté qu'un bon nombre de fermes aient été reprises par des Flamands et que la Wallonie ait eu besoin des Flamands pour reprendre ces fermes. (...) Il supportait mal le fait que ses interlocuteurs fermiers soient devenus surtout des Néerlandophones. (...) Il leur en voulait pour leur esprit d'entreprise. Quand les Flamands sont venus, ils ont agrandi les exploitations agricoles. Ils ont eu l'audace de s'endetter pour investir. Les Wallons ne prenaient pas les mêmes risques. Ils disaient : « oui, c'est facile, ils mettent de l'argent et ils ont la ferme ! ». Mais pour réaliser ce pari, les Néerlandophones n'hésitaient pas à vivre de façon très modeste à l'intérieur de leur ferme. (...) Tout de même, je crois, que c'est vrai qu'ils venaient en conquérants. Beaucoup d'entre eux ont bien réussi. Par contre, du côté des Wallons, de nombreux fermiers se sont retrouvés sans descendants au retour de la guerre et ils ont été très contents que des Flamands viennent reprendre leurs fermes. Cela a créé un rapport assez particulier, très complexe : avoir besoin des Néerlandophones et, en même temps, les sentir comme des envahisseurs. Ce sont ces sentiments contradictoires qui font, me semble-t-il, qu'il y a eu quelque chose d'hostile dans le discours de mon père.(...)

Moi j'ai un rapport très particulier avec le néerlandais, comme avec l'anglais d'ailleurs, dans le sens où ces langues sont toujours restées une sorte de corps étranger que je n'ai pas vraiment pu m'approprier.(...) C'est mon rapport à une certaine altérité, à une certaine étrangeté. Je pense que cela se met au niveau de la langue, mais pas rien que de la langue. Je fais le lien avec la ferme, c'est justement « fermé » et pour moi, sortir se fait toujours au prix de beaucoup d'insécurité. Je pense que c'est là que je suis

accrochée au français. Je pense parfois aux gens qui ont dû émigrer et se retrouvent dans une autre langue et une autre culture qu'ils adoptent. Moi, je suis toujours restée une francophone en exil. Cela a à voir avec ma sécurité de base et un sentiment identitaire.(...)

Ma façon de considérer Bruxelles est particulière. Je la vois comme une ville francophone, même si elle est située sur le sol flamand et que je vois une présence néerlandophone dans le développement des quartiers et des lieux de théâtre, par exemple. C'est comme si les Néerlandophones n'avaient pas le même droit de cité à Bruxelles. Dans les établissements du centre de la ville, on parle d'abord en français. Je vois plus une nécessité pour les Flamands d'être bilingues que pour les Wallons, comme si ça allait de soi que les Néerlandophones soient bilingues. Je vois vraiment l'asymétrie dans ma représentation.

Au delà d'être des ensembles de mots, les langues charrient les heurts et les malheurs de l'histoire commune, la marque des particularités sociales et culturelles, le poids des jugements méprisants, la douleur des rapports éprouvés comme 'immigrés économiques', 'conquérants' ou 'envahisseurs'. Les risques pris pour faire évoluer ce qui est établi, suscitent le malaise et la résistance à reconnaître l'audace constructive. Des traces non élaborées des traitements inégaux des prisonniers de guerre en 1940-'44 sont encore dans les mémoires. Plus fondamentalement, l'épreuve de l'altérité est décrite dans ce qu'elle a d'incontournable. Le corps étranger ne se résume pas à l'étrangeté extérieure qu'on serait tenté de rejeter hors des frontières. Il fait irruption également du dedans de soi. L'étrangeté des choses et de soi est menaçante quand on est arraché à soi-même et livré à l'inconnu. Le droit de cité à 'l'étranger' ne va pas de soi. Seules les forces qui naissent dans la rencontre de sujet à sujet permettent l'appivoisement. Elles excèdent la verbalisation, sont liées au corps et sensibles au détail qui parle sans mots : l'absence de valise, le baluchon, le point d'eau. Lorsque surgit un événement qui vient faire rencontre, le mouvement d'hospitalité compassionnelle peut s'enclencher : le repas offert autour de la table fait entendre une co-implication à plusieurs.

Tu es Flamand, originaire de la région d'Anvers. Avec tes deux parents, tu parlais en néerlandais .Quand as-tu pris conscience qu'il y avait deux langues en Belgique ?

Très tôt. Mes parents parlaient le français quand ils ne voulaient pas qu'on comprenne ce qu'ils disaient. C'était une « langue secrète » qui leur permettait de parler entre eux d'affaires que nous ne devons pas connaître. Pour moi, le français a tout de suite eu quelque chose à voir avec le désir : ce qu'on ne pouvait pas savoir, le secret intime.(...) C'était aussi une langue qui représentait un statut plus élevé. Là où j'habitais, quelques personnes de la classe supérieure parlait le français. Avec ses copines de bonnes familles, ma mère aimait bien parler en français.(...) J'ai donc ressenti cette langue comme correspondant effectivement à un niveau plus élevé et considérée comme plus belle, plus cultivée.(...) Mais, paradoxalement, mes parents étaient aussi « vlaams gezind », ce qui à leurs yeux ne signifiait pas du tout « flamingants ». Ils trouvaient que

les droits des Néerlandophones étaient bafoués. Mon père a participé à la manifestation à Bruxelles en 1960-1961. Malgré qu'elle aimait particulièrement bien parler le français, à certains moments, ma mère refusait de le faire à Bruxelles qu'elle estimait bilingue. Je me souviens très bien de cette fois où je me trouvais avec elle dans une pâtisserie de la capitale; j'étais encore tout petit, et j'ai été choqué quand elle a refusé de parler français. Une autre fois, je crois même qu'elle est sortie d'une boutique, et moi, j'avais honte à sa place. J'étais partagé entre des sentiments doubles.(...)

A propos d'une de ses copines, ma mère me racontait que cette dame qui n'arrêtait pas d'apprendre des langues car elle voyageait beaucoup, était fière de ne pas parler le néerlandais. C'était un refus de sa part. Elle considérait que c'était la langue des bonnes et que ce n'était pas une belle langue. Comme elle habitait au nord des Flandres, cela représentait un non-respect vis-à-vis du flamand. Donc, se manifestait encore cette tendance du 19^{ème} où la bourgeoisie se distinguait en parlant français.

Actuellement, on lie les différences à la frontière linguistique mais, historiquement, les différences ont beaucoup plus à voir avec l'histoire des régions. Ainsi il ne faut pas oublier qu'Anvers appartenait à un tout autre pays que celui qu'on dénommait 'l'autre côté de l'Escaut' depuis l'Ancien Régime jusqu'à la révolution française et, d'une certaine manière, encore aujourd'hui. Il y avait d'autres lois, d'autres façons de vivre, malgré les nombreuses communications entre les deux rives de l'Escaut. Les Anversois avaient un regard dénigrant sur ceux qui venaient des Flandres et qui ne parlaient pas le brabançon, comme eux, mais le dialecte des Flandres qui, à leur avis, n'était pas une belle langue. Par contre, ils étaient d'accord pour dire que '*van de andere kant van het water*' venaient les meilleurs dockers, les meilleures bonnes, et les meilleures filles de joie aussi.

Dans mes liens j'ai profité des deux communautés. Ce n'est sans doute pas pour rien que mon épouse est francophone. (...) Dans la question 'belgo-belge' je constate, actuellement, les premiers signes d'un ras-le-bol chez des journalistes et personnes importantes du côté néerlandophone. Ils en ont assez qu'on fasse continuellement prévaloir l'issue de la scission. Au lieu que tout soit prémâché par les politiques et une certaine presse, se manifeste le désir d'un contact plus direct : des articles du 'Standaard' sont repris dans 'Le Soir', on envisage de sous-titrer des films à la télévision francophone... (...) On pourrait croire que tout ce qui se passe actuellement n'a rien de positif, mais l'impasse dans laquelle nous nous trouvons et le temps que cela prend pour trouver une issue ne sont pas forcément négatifs. Cela permettra sans doute de se rendre compte qu'il faut envisager autrement ces affaires-là. (...) On ne peut pas imposer une communauté à l'autre, avec ses fantasmes : soit en étant complètement dans le défensif et en refusant les réformes, parce qu'elles seraient trop menaçantes (cela, c'est pour le côté francophone), soit en voulant absolument réformer (cela, c'est pour le côté néerlandophone). Il faut que les intérêts soient compris de chaque côté.

Attirance érotique pour 'la langue secrète'. Scandale du racisme de 'la belle langue'. Honte du refus de parler 'la langue méconnue'. Autant de modulations qui disent que le plus singulier de l'étoffe intime est de l'« autre » étrangement familier,

irréremédiablement étranger. Les médias et le politique qui opèrent par le contrôle sont, par contre, perçus comme entretenant la fascination de l'homogène et la tentation totalisante. La non-résolution du problème, est vécue comme un respect de la temporalité nécessaire pour admettre en soi un positionnement d'humilité, de vulnérabilité, d'affectibilité. L'impasse peut être un atout pour que se libère la créativité à trouver d'autres solutions que celles des clivages. Judith Butler y voit *autant une question de lutte éthique avec nos propres pulsions meurtrières qu'une affaire de perception de la souffrance des autres et de capacité à être choqué par la souffrance que nous infligeons aux autres.*⁶

Tu parles de signifiants indicibles mais néanmoins transmis. Des fantômes auraient-ils été agissants dans ton histoire personnelle ?

Oui, je suis née d'une mère flamande de culture flamande, issue d'une histoire flamande, et d'un père francophone, d'origine espagnole, de culture romane. C'est aux croisements de deux cultures que j'ai vu le jour un 21 juillet... Je ressens profondément en moi la capacité de comprendre et de vivre ce que vit ma mère, de comprendre et de vivre ce que vit mon père, et particulièrement là où cela ne se traduit pas, où il y a des confusions, des problèmes ou des difficultés... J'ai toujours été une transfrontalière. Après avoir habité à Bruxelles, j'ai grandi à Deux-Acres, sur la frontière linguistique en région wallonne. Pour aller à l'école primaire à Bever (Biéville) je traversais cette frontière dans un sens, pour mes études secondaires à Geraardsbergen (Grammont) dans l'autre sens. Mes études universitaires je les ai faites à Gand où j'ai habité pendant 20 ans. J'ai choisi le néerlandais, la Flandre, dans la lignée de ma mère. Mais le 'hasard' a fait que j'enseigne actuellement à l'université en français et que j'habite à Bruxelles... J'estime que j'ai de la chance d'être belge, née dans un pays chimérique, qui ne se confond pas avec une seule identité ou une seule culture, et qui doit réussir un mariage sur une ligne de faille entre deux façons de penser.

Au moment de la Libération, des événements traumatiques ont marqué la famille de ma mère... Mon grand-père maternel s'est senti humilié lors de son service militaire. Il s'appelait Charles-Antoine et a flamandisé son prénom en Karel-Antoon... Il tenait des propos ultra-flamingants mais avait, en même temps, dans sa grande bibliothèque beaucoup de littérature française et un amour pour cette culture qu'il a transmise à ses enfants... Il n'empêche qu'aux dires de ma mère et de mes oncles, il proclamait haut et fort, qu'il était pro-Hitler et que le nazisme représentait un espoir pour la Flandre. (...) D'après les lettres écrites par mes différents oncles et les publications de Johan, il n'y a jamais eu de collaboration effective ni d'engagement dans un groupement rexiste ou de droite pour une action politique... Malgré cela ce positionnement très explicite lui a valu, ainsi qu'à son ménage et à sa famille, ce qui s'est passé à la Libération. A plusieurs reprises, la milice s'est rabattue sur la maison familiale. Mon grand-père a été fait prisonnier ainsi que son fils, Jef. Quand son fils Hugo a entendu qu'ils étaient venus

⁶ Butler Judith, *Vie précaire*, Editions Amsterdam, 2005, p.183

chercher son frère, il est sorti de sa cachette et est allé se rendre. Ma grand-mère s'est retrouvée seule, sans revenus, avec deux enfants en prison et dix enfants à charge dont le plus jeune n'avait que 6 mois. C'était en septembre 1944, ma mère avait 4 ans.(...) La menace d'autres représailles continuait de peser sur ma grand-mère et ma tante aînée. La milice est revenue. Comme il n'y avait personne à la maison, ils ont frappé chez la voisine, disant qu'ils savaient qu'ils se cachaient chez elle et qu'il fallait les faire sortir, sinon la maison serait brûlée. Paniquée, la voisine a demandé à ma grand-mère de s'en aller. Lorsqu'elle a fait passer un à un ses dix enfants par la haie, ils se sont faits huer et humilier. Rentrés chez eux, la milice s'est mise à fouiller partout. Ils ont emmené ma grand-mère et une tante au balcon du premier étage. Ma tante Clotilde leur a demandé de ne pas tuer sa mère. Cela a été un moment dramatique. Les garçons qui restaient - Raf 12 ans, Karel 10 ans, Johan 7 ans - ont vu leur mère être emmenée sans pouvoir la protéger. Ma grand-mère et ma tante ont été rasées.(...) Peu après ils sont revenus pour chercher une tante et c'est quelqu'un de la Résistance qui, ayant bien vu qu'elle était là, a dit à son compagnon : « tu vois bien qu'il n'y a personne ici ! ».(...) Ensuite la famille a reçu l'instruction de ne pas sortir de la maison, sauf la personne désignée pour faire les courses. C'était Johan, âgé de 7 ans ! Il y a eu cet épisode où il essayait de manœuvrer des sacs trop lourds pour lui et où c'est, à nouveau, un ancien résistant qui est venu l'aider à tirer sa charrette. Comme les rations alimentaires n'étaient pas suffisantes dans les prisons, Raf alors adolescent, devait aller apporter du pain à ceux qui étaient en prison. (...) Mais comme Raf le dit souvent, je pense que les conséquences auraient pu être pires, également psychologiquement, même pour la descendance. Johan a fait tout un cheminement, à partir d'un flamingantisme affiché à 19 ans et une identité nationale-socialiste nazi et fasciste, vers une position très à gauche, tout en continuant à mener un combat pour l'identité et la culture flamandes. Jusqu'à la fin de sa vie, mon oncle Jef a été négationniste. C'était un homme brillant, mais négationniste. Cela voulait dire quoi ? Il ne voulait peut-être pas savoir ce en quoi il avait cru et ceux avec qui il s'était allié. C'est un drame !

Après-coup, les frères de ma mère ont rebondi en s'exprimant dans le journalisme et l'écriture. Ils se sont rétablis une fierté, qui me permet à moi aussi d'avoir une certaine fierté. Je ne pense cependant pas que ces blessures aient été digérées. Ce n'est peut-être pas digérable en une génération.(...) Mon idée est que l'histoire récente de la Flandre est l'histoire d'une grande blessée. Pour moi, c'était un mouvement idéologique d'un groupe qui aspirait à la reconnaissance de la langue et de la culture flamandes. Quelle est l'actualité aujourd'hui ? C'est le groupe, c'est la culture flamande. Et c'est ce groupe-là qui, historiquement, a essayé de s'en sortir en s'alliant au nazisme. Il n'est pas aisé de réaliser avec qui on s'est allié. Pour des gens intelligents, c'est un drame d'avoir choisi ce partenaire-là.(...) Pour moi, il y a eu humiliation sur humiliation du côté néerlandophone, ce qui fait qu'il y a un blocage sur un point d'histoire par rapport auquel il n'y a plus d'au-delà ou de par-delà. Les Néerlandophones sont soit racistes ou d'extrême droite, soit ils s'en défendent, mais il n'y a plus d'au-delà de ces signifiants-là, il n'y a plus d'autres signifiants repères, plus d'autres repères de l'identité, dans la façon de se présenter. On bloque là-dessus.(...) Mon copain me dit que je reporte tout sur les épaules des Néerlandophones qui doivent faire un exercice de mémoire. Pourquoi ce

malaise ne serait-il pas dû aussi à cette arrogance ou ce sentiment presque naturel de supériorité culturelle des Francophones ? Je reconnais le fait qu'il y a une arrogance ou cette idée presque naturelle d'avoir une supériorité culturelle du côté francophone mais, quitte à être très controversée, je pense que le malaise néerlandophone est indépendant de cela. Je veux dire que ce malaise trouve dans une certaine arrogance francophone des façons de s'exprimer, des rhétoriques qui permettent de donner forme au malaise - cette recherche de formes pour accrocher son malaise est d'ailleurs une priorité existentielle de tout sujet ou de tout groupe culturel. Mais je pense qu'intimement le malaise néerlandophone n'est pas une expression contre un autre groupe culturel mais qu'il s'agit d'un mal-être interne profond, exacerbé par les humiliations historiques récentes.

Nous posons la question des relations 'belgo-belges'. Nous la nommons par ce double signifiant que dans l'écriture nous relient par un trait d'union. Celui-ci ne vise pas à gommer la difficile reconnaissance des identités séparées. *'Le silence de ce trait d'union ne pacifie ou n'apaise rien, aucun tourment, aucune torture. Il ne fera jamais taire leur mémoire. Il pourrait même aggraver la terreur, les lésions et les blessures. Un trait d'union ne suffit jamais à couvrir les protestations, les cris de colère ou de souffrance...'*⁷ nous confie Jacques Derrida. Pris par l'illusion d'une force et d'une liberté libidinales plus grandes pour faire valoir sa langue et sa culture, un individu a abandonné son idéal du moi et l'a échangé contre l'idéal de masse incarné dans un meneur⁸. Cet égarement déchaîne les hostilités. Les siens endurent humiliation sur humiliation. Face à ce traumatisme qui déborde la capacité des contenants d'une personne et de son groupe familial, non seulement des mécanismes pour ignorer la souffrance mentale sont mis en place mais aussi d'autres pour s'en libérer en la transportant dans les différents objets du monde extérieur. Le traumatisme encouru attaque le narcissisme et fait risquer le débordement de l'appareil psychique, c'est-à-dire la perte de sa capacité de représentation. D'une génération à l'autre sont transmis des objets non élaborés, des vécus, des traumatismes qui restent enkystés. Le travail de mémoire s'annonce comme une voie pour sortir de la fermeture défensive qui déplace le traumatisme dans le temps et l'espace ou tente en vain de le mettre à distance.

Un effet de tempérance aux relations de cruauté et d'abandon est apporté par ceux qui sont dans la 'résistance'. Ils s'opposent à la destruction de l'Eros de compassion. Ils refusent que la différence se limite aux inévitables termes d'opposition. Au-dedans de la rencontre, ils infiltrent et transforment le tissu du monde interne et politique par une logique différente. Celle de l'hospitalité dirigée vers un horizon imprévisible qui permet de redonner toute sa dignité au devenir. Le trait d'union ne pourrait-il pas prendre ce sens-là ? Expression d'une possible mise en relation des communautés linguistiques différenciées que nous pouvons entendre résonner dans les paroles de différentes interviews présentées.

⁷ Derrida Jacques, *Le monolinguisme de l'autre*, Editions Galilée, 1996, p.27

⁸ Freud Sigmund, *Psychologie des masses et analyse du moi*, Œuvres Complètes Tome XVI, PUF 1991, p.54